

UN DIMANCHE AU PAYS BASQUE.

A Monsieur l'abbé D . . .

Le vent du sud avait soufflé toute la nuit et frappé de rudes coups contre Hostolapia, la demeure du père Errecalt: Le vieux basque avait mal dormi.

Pourtant, il connaissait bien les caprices de ce vent sauvage, qui, semblable à l'Océan, vient, par séries de vagues, se calme, puis recommence ses durs assauts. La mère Errecalt qui, à dix heures, astiquait encore ses parquets et ses cuivres, s'étonnait d'entendre son homme se remuer ainsi; ordinairement rien ne troublait son sommeil: ni le mugissement des vaches dans l'étable, ni les aboiements interminables du chien, ni la fuite éperdue des tuiles sur le grand toit. — „Cer da?“ — dit la femme, dans le silence d'une accalmie — „Phitsic, phitsic; rien, rien, ne t'inquiète pas . . .“ — La femme donna un dernier coup au vieux coffre, éteignit sa chandelle et se coucha à son tour.

Errecalt se leva tard; et pourtant, chaque matin, avant que la lumière eût paru derrière les montagnes, il était sur ses terres; mais aujourd'hui c'était dimanche et il avait fort mal dormi. Son premier mouvement fut d'aller à sa fenêtre: le vent du sud soufflait toujours et le champ de maïs était tout penché d'un côté — „Si le vent tient, cela ira bien“ — pensa-t-il; et il commença de s'habiller. Il s'agissait de se faire beau aujourd'hui: il mit un des ces complets de couleur indéfinissable, comme s'en font faire les Basques on ne sait où et qui semblent être aussi vieux que leur race; ce sont pourtant des habits neufs et bien entretenus. Sa femme entra, lui apportant ses bottines du dimanche, son col sans cravate et un mouchoir bien

plié — „Qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui, Piarres, tu ne tiens pas en place“ — lui dit-elle, en lui attachant son col. L'homme, les bras balants, la tête en l'air, mis en mauvaise humeur par son col qui le pintaient, ne répondit pas tout d'abord. — „Je parie que tu as perdu de l'argent au 'mus' ¹ hier soir, chez le voisin?“ — Errecalt se décida à parler — „Crois-tu 'andre', ² que le vent va tenir? Martin a une terrible partie ce soir après vêpres!“ — „A la place?“ — questionna la femme. Errecalt ne répondit même pas! — „Il doit jouer: lui à gauche, avec Landerreche le fils du notaire à droite et Pascal de Pereria au fond contre trois d'Espelette qui jouent souvent, paraît-il. Jolie partie! Pourvu que ce vent tienne jusqu'à ce soir!“ — „Je voudrais que la pluie vienne arranger tout cela; — fit la mère — avec votre 'pilote', vous allez attraper la mort! Regardez Etcheverry le pauvre! ce 'pilote' qui a manqué le tuer; et Courtade, le refroidissement qu'il a pris!“ — „Au moins celui-la, on ne l'aura plus tout le temps à la place; c'est un gascon; il ne sait pas taper la pelote“ — dit Martin, qui venait d'entrer. — „Il n'a pas du tout de manière — reprit le père — c'est un petit joueur!“ — et les deux hommes sortirent pour aller à la messe, en maugréant contre ces femmes qui ne connaissent rien au jeu.

Piarres et Martin d'Hostolapia, le père et le fils, se rendaient donc à l'Eglise. Au pays basque, les gens sont désignés d'après le nom de leur maison; et je ne sais si cette coutume, qui donne de la noblesse au nom, n'en donne pas aussi à la personne. On pourrait le croire, quand on voit cette fierté d'allure, cette réserve dans les gestes, ces figures rasées oh la race a dessiné de si beaux traits, ces corps si vigoureux mais si bien harmonisés et si souples! Les deux hommes allaient en silence, car les Basques parlent peu, s'arrêtant parfois pour redresser un maïs, pour ramasser une tuile ou bien pour regarder le ciel. — „Crois-tu que le vent va tenir?“ — dit tout à coup Piarres. — „Je ne sais pas trop; — répondit Martin — si le vent ne faiblit pas, il ne pleuvra que ce soir“. — Et ils continuèrent leur route.

Le vent de sud est un vent étrange, que, dans certaines

¹ Jeu de cartes.

² André, Dame.

contré&, les Basques appellent „sorguiña“ le sorcier, commence à souffler vers la fin de septembre. Ce magicien enchante alors le pays: il parcourt les vallées, entraînant après lui son cortège de feuilles mortes; il va à l'encontre des brisants et se joue dans leur chevelure; il dessine au ciel des nuages aux formes bizarres; d'une grâce à lui, tout devient net, clair et lumineux; on aperçoit tout à coup des collines et des maisons qu'on ignorait; les montagnes d'un bleu foncé se rapprochent et surplombent les villages; la lande est traversée de bouffées chaudes. Mais le règne du „sorguiña“ ne dure que deux mois. Evidemment il souffle à d'autres époques de l'année, mais alors il y a un proverbe basque qui dit: „Goiz ego churi; arratse uri“ (quand le vent de sud souffle par une belle matinée, on voit la pluie pour le soir). Aussi Piarres Errecalt n'était-il pas rassuré. Le vent d'ouest, qui veillait derrière le Jaizquibel, allait-il s'élancer sur son compère et le noyer dans l'embrun et la bourrasque? — „Bâh! — dit Piarres — on verra bien. En tous cas Martin tâche de jouer; j'ai parié gros sur toi et je ne tiens pas à perdre.“ — Et les deux hommes montèrent dans les galeries d'où partaient de formidables clameurs. Ils enjambèrent le banc en bois, tout en faisant leur signe de croix, déplièrent leur mouchoir par terre pour ne point se salir aux genoux et firent une courte prière. Ils s'assirent ensuite et légèrement, tournés vers l'autel ils se mirent à chanter de toutes leurs forces, soutenant leur tête dans une main et agitant une de leurs jambes d'un mouvement convulsif. La voix de ces hommes est aussi rude que leur foi est robuste.

Ce Piarres Errecalt avait été un fameux joueur à la longue et à mains nues. Un jour, à Sare, en voulant arrêter une balle qui sortait d'un gant d'un refouleur, il eut le bras à moitié retourné; depuis, il ne jouait plus. Evidemment, il „tapait“ de temps en temps la pelote, „comme ça“, avant une partie, en bottines; et en ne bougeant, à peine, il s'amusait à tromper de jeunes joueurs qui ne savaient, où se placer; sa manière d'attendre la balle, de la frapper et de la diriger rappelait le grand pelotari qu'il avait été. Il faisait la joie des déjeûners d'adoration: Le clergé basque est en effet très connaisseur; mais il ne veut pas entendre parler du grand gant; pour lui, il n'y a que le vieux jeu, l'ancienne manière, le gant de cuir

court. C'est ce Piarres, racontait un vieux professeur de Larressore, qui, avec un gant de cuir, avait refoulé par dessus l'auberge de Sare, une balle que lui avait envoyée avec force le fameux Larronde: quel œuil! quel poignet! quel bras! D'ailleurs Gascoenia, ajoutait un vicaire d'Hasparren, l'avait vu jouer tout jeune et lui avait prédit un bel avenir. Martin avait hérité de son père; mais ce n'était plus le même jeu. Le père Errecalt jouait à mains nues en place libre. C'était le vrai joueur d'arrière, sûr, endurant, tapant toujours, toujours derrière ses compagnons d'avant. Martin lui, était un joueur de trinquet où son but était redoutable, non tant à cause de sa force que par l'effet donné à la balle; nul mieux que Martin ne défendait le filet et le coup du tambour n'avait plus de secrets pour lui. Aussi n'était-il pas très à l'aise en place libre; il oubliait souvent qu'il n'avait pas de murs de côté et il faisait „falta“; mais son but était le même: très dur à relever; sa vitesse était bien connue et grâce à son énergie il venait à bout de joueurs plus forts, que lui.

Les Basques, selon la vraie tradition catholique, vivent de leurs morts; aussi, dès que la messe fut terminée, tous, hommes, femmes et enfants s'en allèrent prier sur la tombe de famille. Errecalt et son fils restèrent un peu plus longtemps que de coutume, — l'amatchi ¹ était morte récemment — puis rejoignirent, les hommes qui se tenaient, groupés sur la place du village. Les femmes, elles, toujours vaillantes, étaient parties à la maison préparer la garbure² du dîner.

L'auberge Mendigorri fut envahie. Divers groupes se formèrent au milieu d'un brouhaha inexprimable. Les uns organisaient une partie de „mus“; les autres chantaient en chœur des airs souletins; ³ tous parlaient de la partie du soir. Mais le temps était bien inquiétant! Un vieux sortit dehors, regarda le ciel et revint par une autre porte en disant que le vent n'ayant pas tourné à midi, il ne pleuvrait plus; le vicaire, l'abbé Etchegaray, qui s'occupait vaguement d'astrologie, était monté à son observatoire et avait remarqué une légère brume sur les montagnes; le vent du sud tournait-il à l'est? — „Cela m'étonnerait — dit l'abbé — ce n'est pas l'habitude.

¹Grand' mère.

²Soupe basque.

³L'une des provinces basques françaises.

Bonne chance, Errecalt! Tu sais que j'ai parié pour toi? Tape en haut du mur, toujours!" — „Et, si j'attrape le filet?" — „Et si tu ne l'attrapes pas? Tu verras alors ta balle sortir du mur et les autres pourront courir. Enfin . . . allons, adieu Yaunak!"¹ — Et le bon vicaire s'en alla, sa soutane agitée par le vent chaud.

Les paris allaient leur train et d'un bout à l'autre de la salle c'étaient des interpellations et des clameurs. — „Vingt francs pour Errecalt! quarante contre vingt pour Espelette! Dix francs de plus! Huit diners pour Martin! Tenu! Etc. etc. . . ." — Et les parieurs inquiets allaient d'un joueur à l'autre et leur posaient des questions. — „As-tu la main bonne? Tu n'as pas le clou au moins? Pourquoi Pascal a-t-il joué cette partie hier? Il va avoir le bras comme une bûche. Vous entendez-vous bien tous les trois? quelles pelotes avez-vous? Il paraît qu'Irigoyen d'Espelette a un bras terrible!" — „C'est un massacre — dit le père Errecalt — et il ne connaît pas la place." — Martin ne disait rien. Il se tatait la main droite et écoutait attentivement la mère Mendigorri, qui, tout en faisant la cuisine, fredonnait la chanson de Perkaïn;² et les exploits du grand joueur le remplissaient de volonté et d'espoir. L'auberge se vidait peu à peu; il fallait „faire vite" pour ne pas manquer les vêpres; le curé avait annoncé qu'elles auraient lieu une heure plus tôt, à cause de la partie. Martin ne pouvait se lasser d'écouter la mère Mendigorri; un étranger, qui habitait le village depuis un certain temps, vint le tirer de sa rêverie et lui dit familièrement: „Et bien, mon brave! il va falloir se démener ferme aujourd'hui! . . . Mais, ces parties ne sont-elles pas arrangées d'avance? . . . Dites-moi? Comment, diable, faites-vous pour ramasser ces balles qui rasant la terre?" — „Et, comme je peux!" — répondit Martin qui se leva et partit pour Hostolapia.

Les vêpres furent rondement menées; le chantre, qui avait hâte d'être à la place, passa quelques antiennes; les Basques se faisaient de mystérieux signes — on pariait toujours! — ou bien on se montrait les joueurs d'Espelette qui venaient d'arriver et qui occupaient les galeries du haut; on chantait mal! Le curé était mécontent! Il

¹Messieurs.

²Perkaïn, Fameux joueur de rebat.

n'y eut guère qu'au „Benedicamus“ que tout le monde se retrouva pour hurler en chœur à tel point que l'Eglise semblait devoir couler. Dès que la procession fut terminée, on se précipita à la place.

C'était un des plus vieux frontons du pays; on y voyait encore écrit la „Défense de jouer au Blaid“ que les maires de village, amoureux du Rebot, avaient fait inscrire quand apparurent les jeux d'„atchiki“. ¹Le mur, comme fatigué d'une longue vie, s'adossait à une colline, dont les grands arbres ombrageaient la place. Celle-ci était en terre et fort mal entretenue: l'herbe y poussait, le sol était rempli de cailloux et il fallait sauter pour franchir les limites en brique. Les Basques ne prennent pas soin de leurs places; est-ce par paresse, est-ce pour rendre le jeu encore plus difficile ou bien craignent-ils en enlevant l'herbe et en réparant le mur de faire disparaître les souvenirs? Non. La place fait partie du pays et on ne répare pas une montagne, une prairie ou une vallée. La place était donc très vieille et combien pittoresque! Entourée de gradins en pierre, elle était fermée au fond par une auberge; à gauche la lande basque s'étendait jusqu'aux montagnes de la Soule et de la Basse-Navarre; à droite c'était le village groupé au chevet de son Eglise.

La place présentait un aspect étonnant: en attendant les joueurs qui s'habillaient à l'auberge Mendigorri, tous les jeunes gens du village jouaient à „fuera“; ce jeu consiste à chasser à coups de poings celui qui a manqué la balle et comme le nombre de joueurs est illimité, il s'en suit un désordre et une confusion extrêmes. Dans un coin le fou d'Urrugne improvisait sur un air monotone des couplets sans fin; une foule de Basques arrivaient des villages voisins, soit à pied, soit en carriole, mais tous très rouges et chantant à tue-tête. Ajoutez à tout cela le bruit des fusées éclatant en l'air, les cris des parieurs et le carillon des vieilles cloches qui sonnaient la fin des vêpres. L'arrivée des joueurs passa presque inaperçue; ils avaient gardé leur pantalon sombre, leur chemise de couleur, et avaient aux pieds des sandales noires ou marron; seul Landerreche, le fils du notaire, était en blanc.

¹Jeux d'atchici, Jeux où la balle est conservée dans le gant avant d'être relancée.

Ils se mêlèrent à la foule: les uns allaient dire un dernier mot à leurs parieurs on bien jouaient à fuera pour se faire la main, les autres essayaient des pelotes dans un coin pour les bien connaître; car une pelote très „volante“ on un peu „froide“, prix au moment voulu, peut décider du sort d'une partie. Le curé et le maire étaient arrivés depuis un certain temps, tous les joueurs étaient là et la place restait cependant pleine de monde; le garde-champêtre, un petit vieux qu'un souffle aurait renversé, n'arrivait pas à dégager le terrain et ne servait qu'à être la risée des innombrables enfants du village. Et puis, allez donc chasser d'une place un Basque qui joue à la pelote! Enfin peu à peu la place se vida et les six joueurs restèrent seuls.

Les gradins étaient combles: on était venir de SI. Jean Pied de Port, d'Hasparren, de St. Jean de Luz, voire même de Macaye pour assister à cette fameuse partie. Il y avait une imposante rangée de curés et d'abbés, bons connaisseurs et partisans enragés du camp espelettar; en effet l'abbé Jean-Baptiste Larralde jouait dans le camp d'Espelette. — „Allons, Jean-Baptiste“, — disait un vieux curé à figure de romain — ce n'est plus le moment de penser à Virgile ou à Horace! Il s'agit de taper dur, de hacher la pelote! — „Ne t'avise pas de renverser le mur“ — répliqua spirituellement un autre prêtre. Un séminariste, bon joueur lui aussi, se leva et vint dire à son ami: „Dis donc, Jean-Baptiste; tu sais, ton petit coup à droite qui a l'air d'aller à faux? Ne l'oublie pas. Rappelle-toi bien au moment critique!“ — Et l'abbé Larralde tout en envoyant une balle au mur disait en souriant: „Nous gagnons facilement cette partie.“ — Le notaire, pâle comme un mort, s'approchait de son fils, lui donnait des conseils et inspectait sa tenue; c'était la première fois que son fils jouait en partie skieuse et. on ne savait pas lequel des deux était le plus ému. — „Tiens-toi bien surtout. Pas un mot! Même si tu manques la balle; et tache de faire ton fameux coup des spectateurs.“ — Le brave notaire appelait ainsi ce coup, qui consiste à faire rebondir la balle tout près des limites latérales de façon à ce qu'elle retombe dans les spectateurs. A côté des curés, il y avait aussi les Américains, nom que l'on donne aux Basques enrichis „aux Amériques“ et qui sont bien reconnaissables à

leur chapeau de paille, leur gilet blanc et leurs bottines jaunes; ils font partie du village où ils sont nés, oh ils sont revenus pour y mourir et dont ils parlent la langue. C'est un public sévère; un public qui n'applaudit jamais, mais qui n'en pense pas moins. Ils entouraient Martin Errecalt, lui demandant ce qu'il pensait de la partie; ils avaient parié de grosses sommes et essayaient de se couvrir ou d'augmenter leurs paris. Le choix des juges prit encore un certain temps; personne ne voulait accepter ces fonctions délicates. Enfin ou finit par s'entendre et la partie commença.

Espelette avait le but. L'abbé J.-B. Larralde releva légèrement sa soutane et s'approcha du mur. Il avait remarqué l'énervement du fils Landerreche, et voulait en profiter de suite; il augmenta cet énervement en ne se pressant pas: il faisait rebondir la pelote à terre pour la chauffer, il frottait sa main contre le mur pour la durcir; il enlevait avec son pied les cailloux gênants et inspectait la place où les joueurs attentifs et légèrement penchés en avant, attendaient. Enfin après avoir mesuré le mur du regard, il dit „yo!“ et envoya la balle à Landerreche. Il est toujours désagréable, dans une partie, de frapper le premier coup; on déclanche en quelque sorte le jeu et cela dans de mauvaises conditions: on a froid, la main n'est pas faite et on ne sait pas au juste oh taper. La balle de Landerreche n'arriva même pas au mur. — „Si tu commences comme cela, je n'ai plus qu'à m'en aller“ — dit le notaire, qui se mit à arpenter nerveusement le fond de la place. — „Attends un moment, père, ce n'est rien cela; la pelote m'a 'lâché'.“ — La balle s'était perdue sur la route; l'abbé Larralde, en attendant qu'on la lui donne, combinait ce qu'il allait faire; pour tromper ses adversaires, il regardait fixement le côté gauche; il buta encore à droite sur Landerreche. Celui-ci, surpris, manqua la balle. — „Ce n'est rien — lui dit Martin en venant à lui et en lui passant amicalement la main sur l'épaule. — Surtout ne prends pas peur!“ — Landerreche ne répondit rien, mais sa grande figure osseuse et rasée se contractait et exprimait le désir de se venger. Le supérieur de Larressore, avec un geste d'ancien joueur, relança la balle à l'abbé Larralde en lui disant: „Continue, abbé, continue! C'est le vrai jeu cela!“ — En effet il y avait un point faible dans le camp de Martin et les

Espelettars l'attaquaient avec raison; les paris étaient pour eux et l'on entendait: „Vingt francs pour le but! Vingt contre dix pour Espelette.“ — L'abbé Larralde buta encore sur Landerreche mais celui-ci empoigna bien la pelote, atteignit le haut du mur et dépassa les avants. La partie était engagée.

Un grand nombre de gens trouve monotone la pelote à mains nues en place libre. Evidemment ce jeu n'a ni la noblesse du rebot, ni l'étendue du blaid à chistéra, ni le variété du trinquet, mais il est le plus simple. Si la simplicité est une des causes de la beauté, elle est bien l'apanage de la pelote à mains nues qui ne demande qu'une balle et un mur; l'esthétisme de l'homme n'est pas déformé par un instrument en général peu harmonieux puisque c'est la main elle-même qui frappe. Et puis n'est-il pas passionnant, dans n'importe quel sport, de voir un joueur mener à bien une partie? avec force, grâce et intelligence.

Ainsi jouait Martin, depuis que Landerreche avait si bien répondu aux buts de l'abbé. Il frappait sans discontinuer le haut du mur, afin d'éclaircir le jeu, d'éloigner ses adversaires du mur, ce qui permettrait à ces joueurs d'avant de placer une balle au moment voulu. Irigoyen — le massacre, comme l'appelait le père Errecalt, — lui répondait avec autant de force et d'adresse; mais il n'eut pas la patience de continuer cette tactique et il essaya une „cortada“ du fond. Landerreche, qui veillait au pied du mur, profita de cette faute: il prit la balle à la volée, fit mine de la taper avec force et la plaça à quelques centimètres du mur; l'abbé courut, mais il était trop loin et sa soutane le gênait. Ce „quinze“ mérita les applaudissements des Américains eux-mêmes. C'est un coup en effet fort difficile à bien réussir, surtout à mains nues: ou l'on ne donne pas assez de force et la balle n'arrive pas au mur, ou bien l'on en donne trop et l'adversaire la reprenant fait aisément le point. L'abbé regagna sa place. — „Le bon Dieu t'a puni, Jean-Baptiste! Landerreche s'est vengé“ — lui criaient ses amis.

Errecalt alla buter et rattrapa un retard de cinq ou six points, grâce à une série de buts „à pugno“ imprenables. Pascal de Pereria, qui jouait au fond, était d'une régularité déconcertante et Landerreche s'était ressaisi tout à fait. La fin approchait et Espelette avait une

dizaine de points de retard. L'abbé Larralde, inquiet, prit, la place d'Irigoyen et releva les buts de Martin. Ce changement de place, qui en général est une mauvaise chose, rétablit un peu la partie qui semblait perdue pour Espelette. L'abbé se mit à jouer avec énergie; il connaissait assez le jeu pour savoir que ses adversaires compteraient un peu sur leur avance pour s'amuser et se reposer du gros efforts qu'ils venaient de fournir; les Espelettars remontaient donc peu à peu. — „Attention! Attention!“ — dit le père Errecalt qui, le dos contre le mur, assistait impassible à la partie. Ce fut alors une belle lutte entre Martin et l'abbé; les mains étaient chaudes maintenant, les muscles bien détendus et il n'y avait plus une faute à faire. L'abbé avait, remarqué une pierre qui rendait plus que les autres; il essayait de l'attraper et de surprendre ainsi Martin. Celui-ci se souvenait du conseil du vicaire et visait le haut du mur; il tâchait d'enlever la balle à l'abbé en la faisant rebondir dans le champ. Les „quinze“ étaient fort longs: les deux joueurs jouaient en force et voulaient vaincre par cette même tactique. Les Basques qui assistent, toujours aux parties debout le long des limites, se rapprochaient peu à peu, tant leur attention était grande et en arrivaient à gêner les joueurs. La pelote allait et venait inlassablement et son chant contre le mur rythmait son vol quand elle sortait de la main du joueur, elle filait rapide et droite vers le mur qu'elle pinçait d'un coup sec; puis elle revenait moins vite, légèrement déviée par le vent, quand, parfois, elle montait trop haut, le soleil couchant. Elle dorait pendant un moment, puis, peu à peu, elle redevenait noire et allait se livrer à un nouveau coup; les pelotaris bien d'aplomb sur leurs jambes, le bras réjeté en arrière, le poing fermé attendaient; puis c'était la splendide détente.

Tout à coup, Errecalt cria: „Falta! Falta!“¹ en montrant la terre. — „Continue à jouer — lui dit son père, on verra après.“ — Le jeu changea d'aspect: Martin, impatient d'appeler les juges, risqua une balle basse, la pelote alla frapper la raie du mur. — „Jueces! Jueces!“² continuait Martin, la main levée „Jueces!“ — Alors très graves, trois notables du village s'avancèrent au milieu de la place

¹Falta, faute.

²Jueces, les juges.

et se saluèrent en enlevant leur béret. Ils se grattaient la tête, car ils n'avaient absolument rien vu ni les uns ni les autres. Ils se dirigèrent vers Errecalt qui, accroupi, leur montrait une marque de pelote sur la raie; les juges, ne voyant rien, demandaient conseil aux uns et aux autres; personne ne voulait répondre. Un étranger, un Anglais — il y en a toujours aux parties de pelote — cria qu'elle était fausse: il fut violemment insulté; le public ne doit rien dire. Et la discussion se continuait sans résultat. — „Ils se demandent des nouvelles de toute leur famille“ — disait-on dans le public en regardant les trois juges qui n'avaient pas du tout l'air pressé de donner une solution. Pendant ce temps les joueurs attendaient; les uns se reposaient accroupis sur une jambe; les autres se faisaient écraser la main sous le soulier d'un camarade, espérant ainsi la dégonfler; l'abbé, sûr d'avoir le point, s'apprêtait à buter, tandis que Martin tournait autour des juges. — „Falta“ — décidèrent-ils tout à coup et ils regagnèrent leur place.

Martin prit le but et fit faux. „Atch!“¹ cria le père Errecalt. Pour que cet homme, qui ne laissait jamais voir ses sentiments, laissât échapper ce cri, il fallait que la faute de son fils fût bien grave. Martin, en butant faux, avait compromis la partie. A la pelote il y a des points qui ont plus de valeur que d'autres; vous pouvez à certains moments, vous laisser distancer de huit ou dix points, sans que la partie soit perdue pour cela; au contraire l'avance est parfois néfaste. Mais, il y a, par contre, des points qu'il faut „soigner“ et la moindre inattention peut perdre la partie. Ainsi l'abbé Larralde qui, grâce à son retard, venait de rattraper Martin, allait pouvoir, en reprenant le but, continuer son effort et distancer son adversaire. Pour Martin, c'était un point perdu sans lutte, le retour honteux à sa place et la démoralisation dans le camp.

L'abbé Larralde qui voulait en finir, sortit de sa poche une pelote volante, la montra et buta à trente mètres. Mais Pascal de Pereria avait prévu le coup; il s'était reculé à temps et avec sa régularité habituelle renvoya la balle à bon. Il s'agissait pour Martin de réparer sa faute et de reprendre le but. — „Je ne vois

¹ Atch! = Aïe!

que cette soutane s'agiter autour de moi et me cacher la pelote" — disait-il après la partie; en effet l'abbé employait tous les moyens pour faire manquer Martin. Landerreche réussit enfin son coup de spectateurs et l'on revit le notaire qui avait préféré disparaître complètement que de supporter l'émotion d'une défaite. Errecalt reprit le but. Comme il n'y avait que trois points à faire pour finir de part et d'autre, l'abbé proposa d'allonger. Martin avait joué avec les professionnels et avait ce je ne sais quoi qui distingue ces derniers des amateurs; sûr de lui, il refusa d'allonger et profitant à son tour de la pelote volante il fit trois buts de suite.

Le traditionnel petit orchestre que l'on voit dans toutes les fêtes basques, monta sur son estrade en bois et dès que la partie fut terminée, attaqua une mazurka à laquelle succédèrent des scottish, des quadrilles, des fandango et des arin-arin interminables; il y avait aussi. des confetti, un manège, des baraques. Je vous promets que le saint du village était dignement fêté et que la jeunesse avait bien fait les choses. Les joueurs allèrent se changer car il avait fait très chaud et le vent d'ouest secouait déjà les platanes de la place. Martin en remontant vers Hostolapia se disait „Oh! il peut bien pleuvoir maintenant, j'ai mes trois louis de gagnés à l'abbé . . .“ et il allait, songeant aux bons tours de manège qu'il allait pouvoir offrir à sa Marie-Jeanne. Il ne l'avait point vue à la partie, mais il ne s'en était pas étonné. Les femmes ne viennent pas aux parties de pelote et on ne voit guère de joueurs confiant — eu un geste très poétique évidemment, leur veste à leur „gaichua“. ¹C'est à la place que les amoureux se retrouvent pour danser, se lancer des confetti ou bien pour aller au manège.

Martin, en arrivant à Hostolapia, annonça à sa mère qu'il avait gagné trois louis au vicaire d'Espelette. — „Jésus, Maria! — dit-elle — à l'abbé Larralde? Pauvre de lui! Tu vas lui rendre vite, je pense?“ — Martin souriait. Rendre un pari! — „Avec votre pilote!“ — reprit la mère . . . mais Martin ne put entendre le reste; la musique retentissait au loin et il avait hâte d'être à la place.

Marie-Jeanne et lui dansèrent toujours ensemble et restèrent

¹Gaichua, pauvre.

jusqu'à la fin du bal; la place devint bientôt déserte. Marie-Jeanne partit avec sa mère et Martin resta seul. Le vent d'ouest n'avait pas duré et la lune commençait à monter dans le ciel. Les basques n'admirent pas leur pays; ils en font partie car ils contribuent à sa beauté; aussi ne peuvent-ils pas vivre loin de leurs landes et de leurs montagnes. Martin allait dans la nuit et ce pelotari vainqueur participait à la gloire de la nature. La lande était immense et silencieuse, la mer grondait du côté de St. Jean de Luz et la Rhune¹ penchée avec amour sur l'„Eskualherria“² paraissait bleue malgré la nuit.

Errecalt s'approcha du mur qui lui sembla énorme et fantastique. — „Que de belles parties il a dû voir!“ — et en un geste d'amitié, il passait sa main sur la pierre usée par le temps, le soleil et les coups.

Il laissa son vieil ami se reposer à l'abri des grands arbres et remonta à travers le village endormi vers le quartier Parlemtentia où se trouvait sa chaumière.

CHRISTIAN D'ELBÉE.

¹Rhune, Montagne principale du pays basque.

²Eskualherria, Pays basque.